N° 50

FRC.9.
11766

CORPS LÉGISLATIF.

# CONSEIL DES CINQ-CENTS.

Case
FRC
17867

# MOTION D'ORDRE

PAR J. A. DULAURE,

REPRÉSENTANT DU PEUPLE,

Député par le département du Puy-de-Dôme,

*Sur l'Instruction publique.*

Séance du premier messidor an 6.

CITOYENS REPRÉSENTANS,

Je vais fixer votre attention sur une matière importante, de laquelle dépendent les destinées de la République française. Je vais parler de l'*instruction*. Sous cette dénomination, je ne



THE NEWBERRY LIBRARY

comprends pas ſeulement l'inſtruction ordinaire ; mais auſſi la régénération de l'opinion publique.

Depuis plus de neuf années de révolution, l'inſtruction, l'opinion du peuple, ſont reſtées abandonnées au gré des événemens; elles n'ont preſque eu de direction que celle des circonſtances ; & ſi, à quelques époques, elles ont été dirigées, ce n'a été qu'au détriment de la liberté, que par les ennemis du gouvernement républicain.

Le peuple, de toutes parts, réclame une meilleure, une nouvelle organiſation d'inſtruction publique ; il en ſent fortement le beſoin. Les vrais républicains gémiſſent depuis long-temps des retards que de funeſtes & impérieuſes circonſtances ont apportés à cette organiſation. La génération qui ſe prépare, qui voit un temps irréparable s'écouler, & les fruits de la révolution ſe perdre, vous accuſe d'avance d'indifférence & de lenteur. Si vous tardiez encore, elle vous rendroit comptables des maux, des diſſentions civiles qui doivent néceſſairement réſulter, dans l'avenir, de l'incertitude, de la diverſité, de la fluctuation de l'opinion publique.

Il eſt temps, citoyens Repréſentans, de mettre des bornes aux déſaſtreuſes & incommenſurables conſéquences de neuf années de temps perdu pour l'inſtruction ; il eſt temps d'arrêter le progrès du mal : c'eſt la tâche honorable & ſalutaire que vous avez à remplir dans cette ſeſſion ; & s'il ne vous eſt plus permis de travailler pour la génération préſente, hâtez-vous de le faire pour celle qui va lui ſuccéder. Travaillez pour la poſtérité ; elle ſeule vous jugera ſainement, c'eſt d'elle ſeule que vous devez attendre juſtice & reconnoiſſance.

Pour opérer le grand œuvre de la régénération de l'eſprit du peuple, il faut que chacun de nous s'évertue, s'agrandiſſe ; qu'il interroge le cœur humain, qu'il combine la marche des paſſions, la ſituation préſente de l'eſprit public

avec les leçons que nous offre le passé ; il faut que chacun de nous vienne apporter ici le tribut de ses lumières & les résultats de ses observations.

Ce n'est pas tout d'avoir renversé un trône monarchique fondé sur l'habitude de plus de douze siècles, d'avoir lutté pendant plusieurs années contre les forces réunies de l'Europe entière, d'avoir vaincu, réformé des puissances ennemies & coalisées, & donné la liberté à nos voisins ; d'avoir, de nos ennemis, fait des amis intéressés à soutenir notre gouvernement ; de nous être, pour ainsi dire, entourés, fortifiés d'une enceinte de républiques : ce n'est pas tout d'avoir porté la gloire du nom français jusqu'aux extrémités de l'Europe étonnée, & d'avoir, au milieu des débris, des orages, formé une grande république ; il faut encore former des républicains (1). Ce n'est pas tout d'avoir fait craindre, admirer, respecter cette république au dehors ; il faut la consolider, en assurer au dedans la stabilité : car c'est le plus souvent dans leur intérieur que les états trouvent le germe de leur destruction ; & la garantie contre tout germe intérieur de destruction, la garantie de la tranquillité & de la durée du gouvernement, n'existent que dans un bon esprit public ; & c'est à la formation de cet esprit public que vous devez travailler sans relâche : c'est en ce moment votre devoir le plus impérieux.

Il est plus facile de détruire que d'édifier, plus facile de vaincre que de tirer parti de la victoire ; de même il est plus facile d'établir un nouveau gouvernement que de le conserver : la première opération demande, pour l'ordinaire, talent, patriotisme & courage ; la seconde demande toujours talent, patriotisme & génie. Le génie, vous le savez, est plus rare que le courage : aussi, dans les fastes de l'histoire, trouve-t-on plus de conquérans que de véritables législateurs ; plus d'*Alexandre*, de *César*, d'*Attila*, de *Tamerlan*, que de *Lycurgue*, de *Solon* & de *Penn*. C'est pourquoi la régénération de l'esprit public d'un peuple depuis long-

temps corrompu, n'eſt point une œuvre facile : il faut un grand concours de lumières, des efforts extraordinaires; il faut du génie pour révolutionner, ſans ſecouſſe, l'opinion d'un peuple enchaîné par de vieux préjugés, de vieilles habitudes.

Les tentatives employées depuis les premiers momens de la révolution juſqu'à préſent pour former une nouvelle opinion publique, ont preſque toutes été infructueuſes. Témoin l'aviliſſement où ſe trouve encore l'eſprit d'une partie des français; témoins ces contrariétés, ces tiraillemens, ces oppoſitions ouvertes ou cachées qui entravent ſans ceſſe la marche du gouvernement, & qui réſultent de la différence des opinions exiſtantes entre ce gouvernement & une partie du peuple; témoin la difficulté de faire adopter certains nouveaux uſages (2); témoins enfin vos écoles primaires ou centrales, ſans activité, déſertes ou languiſſantes.

Ces mauvais ſuccès nous démontrent le vice ou l'inſuffiſance de l'organiſation actuelle de l'inſtruction publique, ainſi que la néceſſité de ſuivre une marche différente, afin d'obtenir d'autres réſultats.

J'ai cru appercevoir les principales cauſes de ces mauvais ſuccès; les expoſer, c'eſt marquer l'écueil où l'on a échoué, c'eſt avertir de prendre une autre route.

D'abord il n'a pas exiſté, ou plutôt on n'a jamais adopté de ſyſtême général d'inſtruction publique. On a ſucceſſivement, de loin en loin & au gré des circonſtances, propoſé & adopté des meſures partielles, qui, bonnes en elles-mêmes, ne ſe ſont point ſuccédé dans l'ordre convenable; ſouvent une meſure a ſuivi celle qu'elle devoit précéder. Jamais ces meſures n'ont été liées entre elles; jamais elles n'ont été liées à un plan général, duquel elles auroient dû toutes découler comme une conſéquence découle d'un principe.

De plus, ces meſures iſolées ne paroiſſent point avoir été

combinées avec la ſituation actuelle de l'eſprit public, & l'on ne s'eſt jamais ſérieuſement appliqué (ce qui étoit cependant de première néceſſité) à obtenir des données certaines ſur la diſpoſition & l'état de cet eſprit public, encore ſi peu connu dans ſon enſemble. On a haſardé des remèdes ſans bien connoître le mal.

On n'a pas plus médité ſur le cœur humain, ni ſur l'effet des paſſions ; on s'eſt borné à ſuivre la route, depuis long-temps tracée, de contraindre l'opinion, ne pouvant la convertir. Punir ſouvent, récompenſer rarement, voilà juſqu'à préſent les ſeuls mobiles de nos lois. Ces mobiles, à la vérité, uſités dans tous les temps & dans tous les lieux, ſont puiſſans ; ils peuvent ſuffire dans des temps ordinaires : mais ils réuſſiſſent difficilement, lorſqu'il faut contrarier d'anciennes habitudes, renouveler l'opinion publique, régénérer un peuple, vieilli ſous la monarchie, le républicaniſer. *L'opinion*, a-t-on dit, *eſt la reine du monde* ; &, il faut l'avouer, ſon trône eſt plus difficile à renverſer que celui du plus puiſſant monarque. Les moyens coërcitifs produiſent ſouvent ſur elle un effet tout oppoſé à celui qu'on avoit eſpéré, & on a vu preſque toujours le deſpotiſme même, forcé de céder aux opinions populaires. Ainſi une victoire complète remportée ſur l'opinion ne ſeroit pas la moins glorieuſe de celles dont la République s'honore.

Il eſt encore une cauſe de l'inſuccès de vos lois ſur l'inſtruction publique. On a toujours négligé les moyens préparatoires ; il falloit déblayer avant que de chercher à conſtruire, cultiver avant que de ſemer, extirper les racines profondes des vieilles opinions pour que la ſemence d'une opinion plus ſaine ne fût pas étouffée par elles. Il falloit une inſtruction générale, une ſorte de catéchiſme populaire où les vieilles erreurs euſſent été refutées & les vérités ſubſtituées à leur place.

Voilà, ſi je ne me trompe, les cauſes principales du mal ;

je vais maintenant vous soumettre quelques propositions où je crois voir le remède.

Le succès de la première mesure à prendre pour obtenir un plan d'instruction publique, dépendra d'un généreux effort que vous avez à faire sur vous mêmes, citoyens Représentans. Il faut sacrifier notre amour-propre au bonheur général; il faut, en cette circonstance, savoir douter de nos propres forces; il faut associer à nos travaux la partie éclairée du peuple français, appeler ses lumières au secours des nôtres; il faut électriser toutes les têtes pensantes, exciter une émulation générale par l'intérêt personnel & par l'amour de la gloire; il faut, pour un temps, diriger toutes les conceptions vers cet unique objet; il faut en conséquence proposer, dans un programme, un concours pour le meilleur plan d'instruction & de régénération de l'opinion publique. En réveillant ainsi l'émulation nationale, vous allez de toutes parts faire jaillir des traits de génie. Le génie, vous le savez, souvent enseveli, n'attend, pour se manifester, que l'occasion: fournissez l'occasion, & bientôt vous le verrez se déployer, briller d'un éclat inespéré, faire explosion comme le fait la matière inflammable par le contact de l'étincelle.

Un jury, pris hors des Conseils, formé de républicains éclairés & observateurs, examinera, résumera les différens projets fournis par les concurrens. Vous chargerez de plus ce jury de faire un résumé raisonné des plans, projets, discours, opinions, publiés depuis que la République existe, sur l'instruction publique & les institutions républicaines (3). Ce résumé de pièces déja publiées, réuni au résumé des mémoires produits par le concours, offrira, en faisceau, une multitude de traits lumineux, depuis long-temps épars, & procurera des rapprochemens précieux.

Le rapport général qui sera fait avec méthode par le jury vous épargnera du temps, des discussions pénibles, éclairera, facilitera vos délibérations, & vous placera fort avant dans la carrière que vous avez à remplir.

Cependant, & avant de mettre à exécution le plan général d'instruction & de régénération que vous aurez discuté & adopté, vous vous occuperez de moyens préparatoires, vous disposerez les esprits à le recevoir : vous ferez, comme je viens de le dire, ce qu'on auroit dû faire ; vous déblaierez avant que d'édifier, vous déracinerez les vieilles erreurs avant de chercher à répandre la vérité.

Les erreurs à déraciner sont nombreuses. Treize siècles de ténèbres, d'ignorance, de superstition, de servitude, de tyrannie, accumulés, consacrés dans les têtes vulgaires, en ont presque toujours fermé l'entrée aux lumières de la raison & de la vérité. Une des erreurs les plus préjudiciables à la société, & sur-tout à une société qui tend à se régénérer, c'est celle qui porte les hommes à croire qu'il n'y a de vraiment bon, de vraiment salutaire, de vraiment respectable, que ce qui est ancien. En conséquence, tout ce qui porte le caractère de changement, d'amélioration, de perfectionnement, les découvertes utiles, les progrès des sciences & des arts, enfin tout ce qui peut agrandir le cercle des connoissances humaines, est vu avec indifférence, dédaigné, même redouté, parce que ce sont des nouveautés. Parler de nouveautés à la plupart des hommes vieillis dans la routine, c'est les irriter, c'est blasphémer. *Nos pères*, vous disent-ils avec le ton de l'assurance, *ont agi, ont pensé de telle manière ; nous devons agir & penser comme eux.*

Si l'on y réfléchit bien, on verra que cette opinion, qui prend sa source dans l'amour propre, est le principal obstacle à la régénération de l'opinion publique, qu'elle seule peut maintenir l'ignorance, enchaîner les talens, étouffer le génie, & neutraliser toutes les mesures régénératrices. Eh bien! citoyens Représentans, si vous avez consulté la classe nombreuse des habitans des champs, des habitans des villes, qui ont plus agi que pensé, vous avez vu que cette funeste opinion domine l'esprit d'une grande

partie de la nation française. Vous devez donc l'attaquer, la combattre la première, comme la plus invétérée, la plus dangereuse dans ses conséquences (4).

Il est d'autres opinions presque aussi funestes qui résultent de l'ignorance du peuple & de ses préjugés absurdes en matière de morale, de politique, de physique, d'agriculture, &c. La morale, toujours prêchée au peuple par les prêtres, a été souillée par d'autant plus d'erreurs, que l'ignorance, dans les temps de ténèbres, a fait plus de progrès. Les prêtres y ont mêlé tant de fables ridicules, de superstitions honteuses & dégradantes, qu'eux mêmes, dans des temps plus éclairés, ont été obligés de désapprouver, en partie, ce mêlange impur; mais ils ne se sont guère occupés d'en dissuader le peuple, dans la crainte de diminuer sa crédulité. Après les prêtres, quels ont été, ou quels sont encore, suivant la marche ordinaire, les instituteurs du peuple? D'avides manipulateurs de procès, qui lui ont appris, à ses dépens, la mauvaise foi (5); de vieilles femmes qui ont gâté son imagination par des contes ridicules, & de vieux proverbes, la plupart faux en principes, immoraux ou contradictoires, sont la règle suprême à laquelle l'homme irréfléchi rapporte toutes ses actions. Ainsi des prêtres, des procureurs, de vieilles femmes & de vieux proverbes, depuis plusieurs siècles, contribuent à former le cœur & l'esprit d'une grande partie du peuple.

Mais revenons au moyen préparatoire que j'ai à proposer. Il consiste en un ouvrage élémentaire, contenant l'exposition des erreurs accréditées, & des vérités qui doivent leur être substituées, ainsi que des principes généraux de toutes les connoissances utiles au simple citoyen. Cet ouvrage, écrit en style précis, familier, en forme de maximes courtes ou de proverbes (genre que le peuple affectionne, parce qu'il instruit sans peine), & répandu avec profusion dans toutes les communes, dans les écoles primaires & centrales, dans les écoles ou pensions particu-

lières, y seroit lu & appris par cœur par tous les élèves.

Il ne sera pas difficile d'énoncer les erreurs populaires, ni d'y opposer des principes certains & élémentaires de politique, de morale, de physique, d'agriculture, &c. : mais il le sera davantage d'écrire cette instruction de manière à la rendre intelligible à la classe du peuple la moins instruite ; c'est encore là l'objet d'un concours à ouvrir aux savans & aux gens de lettres.

Quand cette instruction élémentaire sera faite en style convenable, il restera à y ajouter un supplément pour les instructions locales, & ce supplément devra être fait dans chaque département. Il ne suffit pas de détruire des erreurs, des préjugés généraux qui sont en vigueur dans toute l'étendue de la République, d'y substituer des principes plus sains ; il faut encore atteindre les préjugés particuliers, qui tiennent aux événemens passés, à la nature du sol, les usages & les superstitions de chaque département, de chaque lieu. Sans cette mesure supplémentaire, vous n'auriez que de médiocres succès. Ce seroit appliquer une surface plane sur une surface inégale & raboteuse, qui atteindroit les parties saillantes, & non les parties concaves & sinueuses. Ce seroit d'ailleurs appliquer un unique & même remède à des maux différens. Ce travail supplémentaire seroit confié, dans chaque chef-lieu de département, à des républicains instruits & observateurs, pour lesquels on dresseroit le cadre général qu'ils auroient à remplir. Ils emploieroient, en relevant les erreurs locales, les manières de parler les plus familières de leur pays, & cette dernière particularité pourroit seule en rendre la lecture piquante aux citoyens de chaque département. Par ce double moyen, vous pourrez atteindre les erreurs générales & locales.

Je le prévois d'avance : les semences d'instruction que je propose de répandre ne germeront pas dans toutes les têtes. Il est bien difficile de ramener aux lumières de la

raiſon ceux qui ont vieilli dans les ténèbres de l'ignorance & de l'erreur. L'homme d'un âge avancé n'eſt pas plus capable de renoncer à ſes opinions qu'à ſes actions habituelles ; c'eſt une ſubſtance durcie ſur laquelle il n'eſt plus poſſible d'établir de nouvelles impreſſions. Auſſi n'eſt-ce point à l'âge mûr, ni à la vieilleſſe, mais à l'adoleſcence, à la jeuneſſe, à la génération qui ſe prépare, que ces inſtructions doivent s'adreſſer.

Mais quel moyen employer pour faire lire, comprendre vos inſtructions élémentaires, & pour y intéreſſer le lecteur ? faudra-t-il encore recourir à l'épouvantail des châtimens, à la force coërcitive, qui ſouvent & toujours, en matière d'opinions, ne produit que l'apparence du ſuccès, & fait preſque toujours haïr ce qu'elle commande ? quels moyens employer pour arriver à ce but ſalutaire ? Il faut, je penſe, n'en exclure aucun.

A côté de la pénalité qui menace, n'oubliez pas de placer les récompenſes qui encouragent. A ces moyens coërcitifs & rémunérateurs joignez un mobile plus puiſſant encore : les paſſions humaines. Elles offrent autant de rênes avec leſquelles l'homme ſe laiſſe diriger. L'ambitieux s'en ſaiſit, en abuſe pour égarer le peuple : le véritable homme d'état doit s'en ſaiſir auſſi, mais pour le mener au bonheur (6). Conduire les hommes au bonheur par leurs propres paſſions, c'eſt le chef-d'œuvre de la régénération ; tout comme lier les intérêts particuliers à l'intérêt général, c'eſt le chef-d'œuvre de la conſervation.

Obligez d'abord les inſtituteurs de toutes les écoles centrales, primaires, écoles & penſions particulières, ſur leſquelles il faut abſolument que le gouvernement exerce une ſurveillance active, ait une inſpection continuelle ; obligez-les à faire lire, apprendre par cœur, vos inſtructions élémentaires & préparatoires. Excitez en même temps l'émulation de la jeuneſſe en établiſſant des prix, des diſtinctions honorables

pour ceux qui montreront plus de zèle, plus de dispositions à s'instruire; faites plus, inscrivez ceux des élèves qui se distingueront par leur patriotisme, leur amour pour l'étude, leur attachement aux principes du gouvernement, sur une liste de *candidats*, destinés à remplir des places honorables & lucratives; montrez-leur dans l'avenir gloire & intérêt. Une pareille perspective est entraînante pour la jeunesse. D'autre part, excluez des places, dans les fêtes publiques, les enfans qui refuseront l'instruction. Flattez ou punissez ainsi l'amour-propre des pères & des enfans. En suivant cette marche nouvelle, j'ose vous le garantir, vous obtiendrez bientôt cet esprit public qui vous manque.

Pendant que votre instruction élémentaire tirera l'esprit public de l'anxiété, de l'espèce de stupeur dans lesquelles il est plongé, que les écoles existantes acquerront une nouvelle activité, un systême général d'instruction publique marchera vers son perfectionnement, & le peuple sera préparé à le recevoir.

Pour organiser & donner le mouvement convenable aux travaux que je propose, pour donner une forte commotion à l'esprit public, & le tenir long-temps en haleine, pour former un plan général d'instruction & de régénération publique, produire, répandre & faire accueillir une instruction préparatoire, il faut une surveillance toute particulière, une correspondance active; il faut une administration spéciale, livrée toute entière à cet important objet. En conséquence, vous vous déterminerez à examiner la question, souvent proposée, de savoir s'il n'est pas convenable de créer, pour un temps, un *nouveau ministère*, un *ministère d'instruction publique*. Vous en sentez déja l'utilité, & je ne pense pas que, sans cette dernière mesure, vous puissiez jamais obtenir de grands résultats.

Je n'ai pu vous donner ici que des apperçus généraux; ils sont susceptibles de grands développemens; ils doivent

être examinés, discutés, élaborés dans une commission : en conséquence je crois ne pouvoir vous faire, en ce moment, d'autre proposition que celle de renvoyer à l'examen d'une commission spéciale, ou à celle d'instruction publique déja existante, les questions suivantes, sur lesquelles elle sera tenue de vous faire un ou plusieurs rapports :

1°. Est-il utile, avant de s'occuper de mesures partielles, de travailler à un systême général d'instruction publique ?

2°. Pour obtenir un bon systême d'instruction publique, est-il nécessaire d'établir un concours, d'après un programme qui seroit déterminé ? de décerner des prix aux meilleurs mémoires, de charger un certain nombre de membres de l'Institut national ou de toute autre association semblable, de faire un résumé des différens mémoires, & aussi de faire un résumé de tous les plans, rapports, opinions, publiés depuis la révolution jusqu'à ce jour, relatifs à l'instruction particulière & publique, & aux institutions républicaines ; de faire un rapport général, tant des mémoires fournis par le concours que des pièces déja publiées sur le même objet, pour être ensuite soumis à la discussion du Corps législatif.

3°. Avant de mettre en activité un systême général adopté, & pendant qu'on y travailleroit, est-il nécessaire d'y préparer les esprits par une instruction précise & familière, divisée en deux parties, dont la première, faite à Paris, ne contiendroit que la réfutation des erreurs généralement en vigueur, & établiroit des principes généraux de politique, de morale, de physique & d'agriculture, &c., & dont la seconde partie, faite dans chaque département en style familier, contiendroit la réfutation précise des erreurs locales, & l'exposition des principes qui leur sont opposés ? Pour arriver à ce double but, seroit-il nécessaire d'établir un concours & des prix à Paris pour la meilleure instruction

générale, & dans les départemens pour la meilleure inſtruction locale? Seroit-il en conſéquence utile, après avoir répandu ces inſtructions, d'obliger les inſtituteurs des écoles publiques & particulières, de les lire, faire lire & apprendre journellement par cœur juſqu'à ce que chaque élève pût facilement répondre ſur tous les points de cette inſtitution? Seroit-il de plus néceſſaire de décerner des récompenſes, des encouragemens, aux élèves de chaque commune qui auroient montré le plus de zèle pour apprendre cette inſtruction & qui ſe ſeroient diſtingués à l'examen qu'ils auroient eu à ſubir? En outre, ſeroit-il utile d'ouvrir, dans chaque commune, un *regiſtre de candidats* pour les places qui ſont à la diſpoſition du gouvernement, & d'y inſcrire chaque année, dans des formes qui ſeront preſcrites, les noms des élèves qui l'auront mérité?

4°. Enfin, n'eſt-il pas indiſpenſable, pour organiſer ces différens projets, de créer un miniſtère d'inſtruction publique?

## NOTES.

(1) *Former des républicains !* C'eſt l'œuvre la plus importante, la plus difficile, & ſans laquelle notre gouvernement ne peut avoir de ſtabilité, car ſans une majorité de républicains, une république ne peut durer long-temps. Nous avons heureuſement beaucoup de *partiſans de la république ;* mais le nombre de ces êtres vertueux qui méritent le titre honorable de *républicains* eſt bien moindre. On a toujours confondu ces deux diſpoſitions de l'ame, qui ſont cependant bien diſtinctes. On peut être *partiſan de la république* par intérêt, par imitation, par animoſité contre l'ancien régime, par peur, par goût & même par principes, ſans être pour cela un *républicain.*

A l'exemple des premiers chrétiens, appelés *confeſſeurs*, parce qu'ils confeſſoient hautement, au milieu des périls, leur croyance religieuſe, les vrais républicains ſavent confeſſer, manifeſter au milieu des amis de la monarchie leurs opinions politiques ; ils ſacrifient leurs affections particulières au bien général ; leur fortune, leur vie ſont à la patrie...... *La patrie !* à ce mot leur cœur treſſaille, leurs yeux ſe mouillent de larmes, leur ame s'élève & s'agrandit. La patrie eſt tout & avant tout pour des républicains.

J'ai vu des individus s'attribuer bien facilement le titre majeſtueux de républicain. Cependant les uns avoient été tout ce que les circonſtances avoient voulu, avoient tout ſacrifié à la peur & rien aux principes; les autres n'avoient rien fait contre la République : c'étoit là leur titre. J'ai vu un homme en place, craignant ſa deſtitution, m'écrire, après le 18 fructidor dernier, & me donner pour unique preuve de ſon républicaniſme, *qu'il s'étoit marié pendant la révolution.* Il y a beaucoup de républicains de cette force.

(2) Le calcul décimal, l'uniformité des poids & meſures dans toute la République, le nouveau calendrier, &c., établiſſemens dont l'utilité, la commodité ſont généralement reconnues, ne peuvent cependant être univerſellement adoptés ſans des meſures extraordinaires, parce qu'ils contrarient d'anciens uſages, parce qu'il eſt de la nature de l'homme de tenir fortement à ſes vieilles habitudes, quelque vicieuſes, quelque abſurdes, quelque gênantes qu'elles ſoient, & de les préférer à de nouvelles, beaucoup meilleures & plus profitables. Il faudroit trouver une loi qui inſpirât au peuple le deſir, qui lui fît ſentir le beſoin d'adopter ces utiles

nouveautés, plutôt qu'une loi qui en commandât la pratique. Il faut lui inſpirer pour ces changemens un intérêt aſſez vif pour balancer au moins ſa répugnance.

La difficulté de faire préférer le titre honorable de *citoyen* à la qualification inſignifiante & féodale de *monſieur*, qui, dérivé de *ſenior*, ne veut dire autre choſe que *mon ancien*, *mon vieux*, ou *mon plus vieux*, ſera encore plus difficile à vaincre.

*Monteſquieu* a dit (*Eſprit des Lois*, *liv. XIX*, *chap. XIV*): « Lorſqu'on veut changer les mœurs & les manières, il ne faut pas » les changer par les lois, cela paroîtroit trop tyrannique; il vaut » mieux les changer par d'autres mœurs & d'autres manières. »

Voici le moyen qu'il propoſe enſuite pour opérer ce changement « Il y a, dit-il, des moyens pour empêcher les crimes: ce ſont » les peines. Il y en a pour changer les manières: ce ſont *les* » *exemples.* »

Ce moyen peut être efficace dans des temps ordinaires; mais à la ſuite d'une grande révolution, au milieu des mécontens, des partis, il peut aider; mais il ne peut ſuffire.

J'apperçois quelques autres moyens.

Il faudroit honorer davantage le titre de *citoyen*, & pour cela le rendre plus rare; mais les principes de l'égalité & la conſtitution s'y oppoſent: recourons à un autre.

Il faudroit verſer le mépris & l'opprobre ſur le titre *de monſieur*, inviter en conſéquence le Directoire & toute la diplomatie françaiſe à donner l'*exemple* que propoſe Monteſquieu, à ne plus qualifier de *monſieur* les miniſtres & les envoyés des puiſſances étrangères, & à leur donner le titre qu'ils prennent eux-mêmes dans la langue reſpective de leur nation, comme *monſignor*, *meinherr*, *don*, *ſir* ou *milord*, *&c.* L'étiquette, à cet égard, n'eſt pas ſi anciennement établie qu'on ne puiſſe plus y revenir. Cela fait, donnez du *monſieur* à tous les réclus de bicêtre; que ce mot, écrit en gros caractères ſur l'écriteau pectoral, précède le nom de tous ceux qui ſeront condamnés à l'expoſition publique; que dans les tribuaux criminels tous les condamnés ſoient de vive voix, & par écrit, ainſi qualifiés &c., bientôt chacun, de ſoi-même, s'empreſſera d'adopter ce changement.

(3) On tirera de grandes lumières des ouvrages publiés, depuis la révolution, ſur l'inſtruction publique & les inſtitntions républicaines, par *Mirabeau*, *Talleyrand*, *Condorcet*, *Peletier*, *Daunou*, *Jean Debry*, *Leclerc* (de Maine & Loire), *Roger Martin*, &c. &c.

(4) *Vanter le passé, se plaindre du présent!* C'est la manie de tous ceux qui ont plus d'âge que de connoissances, parce qu'il est flatteur pour l'amour-propre de vanter le temps où l'on a joui de toutes ses facultés intellectuelles & physiques, & de blâmer l'époque où ces facultés sont affoiblies, parce qu'en général l'homme connoît mieux le présent que le passé. Dans la candeur & l'effervescence de son jeune âge, il n'a pas assez vu son siècle pour le connoître & le juger, alors il est disposé à voir en beau; ensuite, avançant en âge, il découvre chaque jour une partie nouvelle du tableau des mœurs. Son expérience s'accroît, & il prend les progrès de sa propre expérience pour les progrès de la corruption de son siècle.

Un père ainsi frappé de la corruption de son siècle, qu'il apperçoit toujours un peu tard, d'ailleurs peu disposé à l'indulgence par son âge, déclame contre le temps présent, & vante l'époque de sa jeunesse. Ses enfans, nourris au milieu de ses déclamations, le croyent. Si à ce moyen de persuasion pour les fils on joint les mêmes circonstances qui ont persuadé le père, on aura tout le secret de la manière dont a pris naissance, dont s'est transmise & perpétuée cette erreur trop généralement établie.

Un poëte satyrique, nommé *Clément*, a cru dire une grande vérité dans ce vers :

> Les vices d'autrefois sont les mœurs d'aujourd'hui.

Il n'a prouvé que son ignorance en histoire.

Depuis le commencement de la monarchie française, on déclame contre la dépravation des mœurs de chaque siècle. On trouve dans une foule d'écrivains les tableaux les plus hideux du temps auquel ils vivoient & qu'ils connoissoient bien, & l'apologie du temps passé qu'ils ne connoissoient guère. Successivement, dans chaque siècle, de semblables déclamations ont été reproduites par des écrivains contemporains. Ainsi, en comparant la peinture des mœurs, faite par les contemporains d'un siècle, avec la peinture des mœurs faite par les contemporains d'un autre, il résulte évidemment que, si les uns & les autres ont dit des vérités sur les mœurs du temps où ils écrivoient, ils se sont trompés sur les mœurs du temps qui les a précédés : d'ailleurs, si la dégradation de l'espèce humaine, la dépravation des mœurs eussent toujours été en croissant, comme semblent l'annoncer, depuis douze siècles, nos historiens ou moralistes, la société ne subsisteroit plus, les hommes seroient pires que des bêtes féroces, & ne pourroient se rencontrer sans s'entr'égorger.

Ces raisons, & les monumens historiques que j'ai parcourus, m'ont

persuadé que, malgré la grande population de nos villes, puissant moyen de corruption, que nos pères n'avoient pas à un degré si éminent que nous, m'ont persuadé, dis-je, que, malgré cela, les mœurs d'aujourd'hui sont moins corrompues, ou, pour parler plus précisément, que l'homme actuel est meilleur en tout qu'il n'étoit autrefois; que plus le peuple a été abruti, épouvanté, tyrannisé par les prêtres, les nobles & les rois, plus il a été corrompu. Cela paroîtra un paradoxe; mais c'est une vérité démontrée à tous ceux qui ont étudié l'histoire dans ses sources.

On aura beau me citer quelques scélérats de notre siècle, tel qu'un duc *de Fronsac*, un capucin *Paschal*, un marquis de *Sade*, & l'auteur plus abominable encore du livre intitulé : *Justine, ou les Malheurs de la vertu* : je répondrai que ces êtres exécrables, l'horreur de l'humanité, ces espèces de monstres, font exception à la règle générale, & qu'ils ne prouvent pas plus contre leur siècle, que les calamiteuses catastrophes de la nature prouvent contre l'ordre établi dans l'Univers.

Au surplus, je ne prétends pas faire l'apologie de ce siècle; j'en connois la corruption : mais je connois aussi la corruption des siècles passés, & je suis convaincu que la comparaison nous est aussi avantageuse sous le rapport des mœurs que sous celui des connoissances.

(5) Dans les campagnes, après le curé, c'étoit toujours le *procureur*, *l'huissier*, ou *l'avocat* qui obtenoient le plus de considération; &, ce qui étoit déplorable pour la morale publique, ces faiseurs *d'exploits*, *de requêtes*, *de significations*, *&c.*, malgré leurs astuces & leurs fripponneries, étoient en quelque sorte révérés, parce qu'ils étoient un peu plus savans que le maître d'école, & qu'ils inspiroient un peu plus de crainte que lui; ils accoutumoient ainsi le peuple à respecter en eux la mauvaise foi & les exactions.

La maligne influence de ces suppôts de la chicane ne se bornoit pas là. La plupart des habitans des campagnes ou des petites villes envoyoient, au sortir de l'école, du collége, ou des mains des prêtres, leurs enfans chez un procureur, *afin d'y perfectionner leur éducation.*

La plupart, après avoir appris la métaphysique dans le cathéchisme du diocèse, fait leur cours de morale dans une étude de procureur, étudié la politique dans la coutume de la province; après avoir profondément médité sur l'ordonnance de 1667; après s'être bien formé le jugement au barreau de leur petite ville, où les avocats, pour quelqu'argent, plaidoient avec autant de zèle & de talent pour l'in-

nocent que pour le criminel; la plupart, dis-je, après avoir dignement rempli cette brillante carrière, se croyoient des hommes capables d'occuper les premiers emplois. J'ai vu, depuis la révolution, des hommes ainsi façonés, être tour-à-tour royalistes, *terroristes*, &c. &c., mais l'être toujours en *temps utile*. Une république qui seroit composée de tels hommes, une république sans républicains, je le répète, ne pourroit long-temps subsister.

(6) César attaqua le célibat par la *vanité*, en défendant aux femmes qui, avant l'âge de quarante-cinq ans, n'étoient ni épouses ni mères, de porter des pierreries & de se servir de litière.

Cette passion sociale, appelée *l'amour de la considération*, fut dirigée habilement & avec succès contre les excès du luxe, lorsqu'un ministre fit défendre telles riches parures, lesquelles il fut permis aux seuls baladins & aux femmes prostituées de porter.

Un intendant d'Auvergne (*Ballinvilliers*) montra autant d'amabilité que de génie, en opérant par le moyen de l'amour-propre ce que n'avoient pu opérer les châtimens. Il avoit fait construire une promenade publique à Clermont, non loin du collége. Chaque jour les écoliers en ébranloient ou en arrachoient les arbres. Les menaces étoient sans effet. Un magistrat ordinaire auroit sévi rigoureusement, & n'auroit pu réussir : l'homme de génie fit mieux, & il réussit : il fit choisir, dans chaque classe, un certain nombre des meilleurs écoliers, leur fit planter, en cérémonie, chacun un arbre de la promenade. Dès-lors ces arbres furent protégés, soignés & arrosés par ceux mêmes qui les arrachoient, & ils ont prospéré.

Je pourrois multiplier les citations de cette espèce. Il suffit de remarquer que ces lois sont d'autant mieux exécutées, que, par la direction qu'elles donnent aux passions, c'est l'infracteur qui s'impose lui-même la loi, & qui croit, en s'y soumettant, ne suivre que sa volonté. De pareilles lois n'irritent, ne blessent personne ; l'exécution en est facile & complète, mais il faut du génie pour les créer ; elles conviennent sur-tout aux changemens à opérer dans les mœurs & les usages d'une nation. « En général, dit Montesquieu (*Esprit des lois, livre XIX, chapitre XIV*), les peuples » sont très-attachés à leurs coutumes ; les leur ôter violemment, » c'est les rendre malheureux : il ne faut donc pas les changer, » mais *les engager à les changer eux-mêmes*. »

A PARIS, DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.
Messidor an 6.

184